

IINTELLIGENCE

Dictionnaire de pédagogie d'instruction primaire, Hachette, 1887.

Georges Dumesnil, article INTELLIGENCE, Tome II de la première partie , pages 1368 à 1370.

Ferdinand Buisson (?), article INTELLIGENCE, Tome II de la deuxième partie , pages 1042 à 1044.

INTELLIGENCE. — Qu'est-ce que l'intelligence? Essayons d'en montrer la nature, d'en esquisser le rôle dans l'ensemble des facultés humaines, et de déterminer ainsi la conduite que l'éducateur doit tenir vis-à-vis d'elle, les procédés, dont il doit user à son égard.

L'intelligence pourrait être définie la réaction de l'esprit sur les impressions extérieures, de manière à connaître les objets qui causent ces impressions et à comprendre les propriétés constitutives et les qualités véritables des choses. L'intelligence est d'autant plus digne de ce nom que la réaction de l'esprit est plus vive et plus pénétrante, susceptible de complications utiles dont l'agencement semble laissé à l'initiative et à la libre invention de l'être.

L'homme intelligent est celui qui, placé en face d'objets inconnus comme devant un problème nouveau, retourne le miroir de sa pensée vers ces objets, en assigne exactement la nature et se met ainsi en état de les employer pour les fins qu'il se propose. Voyez-le dans une compagnie : la conversation des autres est pour son esprit l'occasion de réagir vivement et de s'échapper en saillies imprévues ou en aperçus ingénieux et féconds. Quand l'esprit est formé et riche en quelque sorte de sa vie antérieure, il n'a plus besoin de cette espèce de piqure ou d'excitation externe ; il travaille sur son propre fonds, et, dans la paix la plus absolue des sens, il se livre à ses plus longues et à ses plus hantes réflexions.

Cette histoire naturelle d'un homme intelligent, c'est l'histoire même de l'intelligence humaine. Assaillie dès les premiers jours par les mille impressions de la nature extérieure, elle a tout aussitôt réagi pour connaître les objets qui sollicitaient son attention et pour dégager les lois dans lesquelles se résout l'incohérence apparente de leur infinie variété. Malheureusement l'esprit ne marche à la connaissance précise qu'au travers des inexactitudes et des hypothèses incomplètes. Comme la nature elle-même, qui produit cent ébauches imparfaites avant de rencontrer la forme harmonique et viable d'un être ou d'une espèce dans laquelle elle se complaît et se repose enfin, l'intelligence, stimulée par les sensations, essaie pour ainsi dire tant bien que mal cent compositions que l'expérience éprouve, contrôle, détruit et rectifie. Les faibles et les mauvaises succombent : celles qui sont fortes de leur accord avec la réalité même subsistent et s'affermissent, en subissant seulement parfois de légères transformations nécessaires. Ainsi l'intelligence humaine agrandit chaque jour, pied à pied, le domaine de ses acquisitions et de ses conquêtes. Attaquant l'inconnu avec l'armée des facultés secondaires, dont la description a été faite, ailleurs (V. *Intelligence* dans la II^e PARTIE)¹, et qui ne sont toutes que des formes spéciales de son action : attention, comparaison, jugement, imagination, raisonnement, etc., elle s'établit aujourd'hui sur le terrain d'une notion précise; demain elle s'enrichit d'une abstraction juste, d'une généralisation utile, d'une classification exacte. Elle constitue ainsi petit à petit le trésor des connaissances qui lui livrent déjà les secrets les plus fructueux de la nature et lui assurent dans le monde une suprématie incontestable. Mais, animée par la besogne accomplie, elle ne s'en tient pas à la somme de science qu'elle a dès à présent capitalisée ; elle se jette dans les entreprises les plus difficiles, elle aborde les problèmes les plus ardues, et, de réflexions en réflexions, elle accroît indéfiniment en elle-même la part de là vérité.

La véritable marche de l'éducation intellectuelle ne doit pas être différente de celle-là. Pour que l'enfant s'instruise, il faut d'abord que ses sens soient sollicités. Ce n'est qu'à propos de leur excitation que son intelligence pourra réagir et s'essayer à former le premier lot de ses connaissances et de ses imaginations mêmes. On voit par là combien paraît être juste la thèse ou l'hypothèse d'un certain nombre de philosophes du dernier siècle soutenant qu'en l'absence de toute expérience, un être humain quelconque resterait dans un état complet de stupidité sans que la moindre lueur d'intelligence pût se montrer en lui. On voit aussi quelle était l'erreur de la méthode scolastique, offrant d'abord à l'enfant et le contraignant d'apprendre par cœur des formules abstraites. En effet, ces abstractions ne peuvent ou ne devraient jamais être que le signe mnémorique d'un résultat général, obtenu par des observations particulières. Ainsi, il ne faut pas dire à l'enfant que l'attribut s'accorde avec le sujet et lui proposer ensuite l'exemple: « L'arbre est vert. » Il faut lui faire remarquer en premier lieu cet accord dans un certain nombre de phrases et laisser venir la règle par surcroît. On a pu faire le contraire, quand toute la philosophie humaine, religieuse, métaphysique ou pédagogique, était plus ou moins pénétrée de cette opinion :

¹ Voir page 4.

que les idées étaient innées dans l'esprit et que, par conséquent, on pouvait les dégager immédiatement. Depuis lors, les idéalistes les plus convaincus ont convenu qu'on ne pouvait aller à l'idée qu'au travers des sens et que c'était l'esprit lui-même qui, par sa réaction sur les données des sens, autrement dit par sa réflexion propre, tendait à dégager l'idée. Donner directement l'idée à l'intelligence, c'était la traiter comme la sensibilité, qui est passive dans la sensation qu'elle reçoit. On arrive donc à cette conclusion paradoxale, mais vraie : que vouloir enrichir directement d'idées l'intelligence, c'était une méthode anti-intellectuelle.

Le rôle de l'éducateur, comme J.-J. Rousseau l'a établi d'une manière définitive dans *l'Emile*, consiste à proposer à son élève autant de sujets d'expérience qu'il est possible. Il aide l'intelligence à réfléchir, au fur et à mesure que la conception personnelle cherche à sortir de la gangue des sensations incohérentes et multiples. Il prévient les erreurs en les soumettant, à peine formées, au contrôle et pour ainsi dire au poinçon de l'expérience et de la vérité. Il facilite dans l'esprit la constitution et le triomphe des idées justes et des notions conformes à la nature des choses.

Si tout nous vient par les sens et si la saine méthode consiste à s'adresser à eux, n'allons pas croire, d'ailleurs, qu'en soumettant tous les individus au régime de cette même méthode, nous obtiendrons de tous des résultats intellectuels identiques. Ce fut l'erreur d'Helvétius * et de Jacotot *. Tous les esprits ne sont pas faits de même et ne sont pas disposés à réagir de la même manière sous l'empire des mêmes causes. L'art des hommes n'arrive pas à produire deux instruments, deux objets qui, sous une excitation pareille, produisent exactement des effets semblables. L'architecte, malgré ses calculs, n'est pas sûr de l'acoustique de son théâtre avant de l'avoir essayée. De deux violons faits avec les mêmes matériaux, l'un rendra un son plus ample et plus clair que l'autre. De deux navires sortis des mêmes chantiers sous la direction du même ingénieur, le premier ne se comportera pas à la mer de la même façon que le second. C'est là ce qui donne comme une sorte de personnalité aux choses mêmes et les fait si facilement prendre en quelque sorte pour des êtres par ceux qui ont l'habitude de les mêler à leur vie. Combien plus ne reste-t-il pas de place à l'imprévu et aux différences irréductibles, quand il s'agit d'instruments aussi délicats que les êtres humains, dont la complexion constitue une personnalité réelle et qui sont les œuvres foncièrement inégales de l'art capricieux de la nature ! Chacun naît avec des aptitudes diverses, et il y a malheureusement des individus dont les aptitudes sont médiocres. Ils ne sont pas bien faits pour réagir d'une façon juste et originale sous l'excitation des choses. On dit d'eux qu'ils ne sont pas intelligents, et, s'ils ne rachètent par d'autres qualités ce qui leur fait défaut de ce côté, leur maladie est incurable. On ne peut donner d'esprit aux gens qui n'en ont pas, et le bon éducateur n'est pas responsable de l'intelligence que les moins bien doués ont oublié d'apporter en naissant. On ne peut enseigner à un microcéphale ce que Pascal enfant apprenait tout seul. Là est encore une des meilleures raisons d'appliquer à tous une méthode d'éducation qui, selon la parole des anciens, s'applique à « suivre la nature ». On ne forcera pas d'aller ceux qui ne peuvent suivre le train et s'estropient eux-mêmes en retardant les autres. Chacun, obéissant aux impulsions de sa nature, trouvera la voie de son intelligence, et, par un choix spontané, donnera le meilleur de lui-même.

Un dernier problème, et non le moins délicat de la pédagogie de l'intelligence, c'est de déterminer ses relations avec celle du cœur. D'après une opinion qui a ses partisans, le développement de l'intelligence se fait presque toujours au détriment de celui du cœur et l'instruction nuit, au moins tout d'abord, aux facultés aimantes de la nature humaine.

Cette opinion repose, croyons-nous, sur des expériences mal faites. Dans les cas où ce phénomène fâcheux s'est produit, il faudrait voir si une mauvaise méthode pédagogique n'a pas comprimé les sentiments, forcé et par suite faussé la nature de l'élève dans la vaine prétention de la tourner tout entière vers l'acquisition des connaissances et des idées ; si elle n'a pas négligé systématiquement le côté moral de la tâche, pour s'y croire incompétente ou pour n'être pas autorisée à l'aborder ; si elle n'a pas, en un mot, séparé arbitrairement l'éducation de l'instruction.

Là est l'écueil auquel des institutions tout entières sont allées follement se buter. Si on ne cultive que l'intelligence, et par des moyens de discipline oppressive, il n'est pas étonnant que le cœur en souffre et s'atrophie. L'intelligence n'en est pas responsable. Ce n'est pas parce qu'on l'a développée que le cœur s'est rétréci : c'est parce qu'on ne l'a pas développé lui-même.

Dans un système pédagogique bien conçu, la culture de l'intelligence ne pourra jamais avoir de mauvais résultat. En effet, dans notre hypothèse, cette faculté est libre ; sous la réserve d'une direction nécessaire et désormais bienvenue, elle ira vers les objets où elle se sentira attirée par un goût et par un attrait naturel. Dès lors, nous ne prétendons pas dire que tout le monde sera bon, pas plus que tout le monde ne sera intelligent ; mais nous disons que tous ceux qui avaient d'excellentes raisons de ne pas devenir bons ou de devenir rétifs, soupçonneux et mauvais, ne les auront plus et en seront meilleurs.

Ajoutons qu'il paraît impossible de concevoir comment on pourrait faire l'éducation du cœur sans s'adresser à l'intelligence. Ce n'est pas ici le lieu de tracer la théorie de l'éducation morale ; mais sans sortir de notre sujet, qui est le rapport du cœur avec l'intelligence, nous pouvons dire qu'il nous paraît aussi détestable de le séparer de lui. Il n'est pas moins qu'elle une faculté active, un ressort intérieur dont il faut tout attendre et où il ne faut rien forcer. On n'inculque pas plus au cœur le sentiment tout fait qu'on ne faisait accepter de l'esprit la

règle abstraite toute formulée. On impose la docilité, l'obéissance, la soumission, la servilité ; on fait ainsi des dupes pour des préjugés et des fanatiques pour des maîtres. On n'enseigne pas l'amour.

Pour que l'amour naisse, il faut donner au cœur quelque chose à aimer spontanément ; et après les êtres que la nature et la société désignent d'elles-mêmes à l'affection de l'enfant, quels meilleurs objets proposer à son attachement qu'une étude attrayante, des connaissances curieuses capables de provoquer son intérêt, sa sympathie, son enthousiasme ? L'intelligence ouvre ainsi à la sensibilité morale, aux entraînements du cœur, tout un domaine de sentiments, les plus hauts et les plus purs, qui ne pourraient exister sans elle. Faute de cette précieuse collaboratrice, nous n'aurions en quelque sorte qu'une sensibilité animale, vouée aux êtres chers ou aux besoins favorites. Nous aimerions peut-être comme le chien, qui est assurément une excellente bête et qui aime son maître et la chasse. Mais grâce à l'intelligence, notre sensibilité s'émeut aux récits du passé, sympathise avec les épreuves et les triomphes des ancêtres, passe un pacte avec la patrie, devient vraiment humaine, s'éprend du vrai, du beau, du bien sous toutes ses formes : progrès, vertu, justice, honneur, dévouement. Autant d'idées abstraites que la morale doit à la pensée. Il n'y a donc pas antagonisme, mais dépendance réciproque du sentiment et de l'intelligence, si bien qu'un esprit borné est condamné à des lacunes morales, un cœur sec à des avortements intellectuels. « Les grandes pensées viennent du cœur », a dit Vauvenargues ; mais le cœur est excité, soutenu, rectifié souvent dans ses égarements, éclairé, exalté par la pensée et par l'intelligence, le plus haut attribut de l'humanité. [Georges Dumesnil.]

INTELLIGENCE. — Psychologie, V. — Etym. : du latin *intelligere*, comprendre. — L'intelligence est la faculté de penser. Penser est un de ces termes à la fois si généraux et si clairs qu'il est inutile d'essayer de les définir. L'acte de la pensée, sous quelque forme et dans quelque circonstance qu'il se produise, est un phénomène d'une nature toute spéciale, nettement caractérisé, que l'on ne peut confondre avec aucun autre phénomène. On peut être et l'on est souvent embarrassé pour déterminer le point précis où commence la pensée, pour savoir ce qu'elle serait sans la parole, ou pour tracer la limite entre l'instinct chez l'animal et l'intelligence chez l'homme, entre la pensée de l'enfant et celle de l'adulte, ou encore pour dire quelle est rigoureusement la part de l'intelligence et celle des autres facultés dans certains faits de conscience qui sont multiples et complexes. Mais la difficulté que présentent toutes ces questions tient précisément à cette complexité, & cette indécision des divers éléments qui s'y mêlent et dont il faudrait pouvoir faire le départ pour résoudre le problème. Dès qu'il s'agit au contraire d'observer la pensée dans ses manifestations normales, les plus humbles ou les plus élevées, tout le monde est d'accord pour les reconnaître en quelque sorte h première vue, tout le monde convient qu'affirmer on nier, que croire ou douter, que se souvenir ou prévoir, c'est penser ; que louer ou blâmer, constater ou imaginer, dire vrai ou dire faux, c'est encore penser; que percevoir, concevoir, raisonner, déduire, induire, comparer, comprendre et se faire comprendre enfin, ce sont autant de manières de penser, autant d'actes d'intelligence.

Si, au lieu de se borner à cette définition, on recherche en quoi consiste essentiellement l'acte même de la pensée, on arrive à cette formule identique à la précédente, quoique un peu moins générale dans l'expression : L'intelligence est la faculté de *juger*. Le *jugement* n'est pas absolument le seul phénomène de la pensée, mais il en est l'acte par excellence, l'acte à la fois le plus simple, le plus normal et le plus complet ; non seulement il résume et resserre en soi tous les éléments de la pensée, mais il en fait un tout vivant, il leur donne une âme, un sens, une unité logique. — V. *Jugement*.

Si l'intelligence ou le pouvoir pensant a pour opération fondamentale le jugement, c'est par la diversité des différentes sortes de jugements que se distingueront le plus naturellement les divers modes d'action de l'intelligence, et la classification des facultés intellectuelles sera sous un autre nom la classification des jugements. Autant il y a de classes distinctes de jugements, autant il y aura de chefs sous lesquels on pourra les grouper, c'est-à-dire de facultés intellectuelles, car une faculté n'est autre chose que le nom sous lequel on résume et on classe un ordre de faits psychologiques.

Nous indiquons au mot *Jugement* les principales classifications proposées par les divers systèmes de philosophie, avec la division des facultés intellectuelles qui y correspond. Aucune de ces classifications ne satisfait complètement l'esprit, parce que toutes ont quelque chose d'arbitraire pu tout au moins d'artificiel. Il n'est pas nécessaire, du reste, d'adopter rigoureusement l'une ou l'autre et de s'en faire une sorte d'article de foi. L'important pour tous, et principalement pour les instituteurs, «st d'entendre les termes dont on se sert constamment en cette matière, d'en connaître le sens précis et de ne les employer que dans ce sens. Quant aux points controversés, et ce sont les plus nombreux, il ne faut pas prétendre les résoudre à moins d'études tout a fait spéciales et approfondies ; encore doit-on ajouter que ceux-là mêmes qui ont fait ces études n'arrivent pas toujours à tomber d'accord ni sur les mots ni sur les choses de ce domaine.

Sous ces réserves et uniquement pour présenter avec un certain ordre nos observations sur les facultés intellectuelles, nous choisissons parmi les classifications en usage celle qui distingue trois grandes formes d'activité intellectuelle dans l'homme à l'état adulte et civilisé : *l'intuition*, la *conception* et le *raisonnement*.

L'intuition, comme le mot l'indique (du latin *intueri*, voir), c'est la vue immédiate, sans effort, sans intermédiaire, sans travail préparatoire. Par elle, l'esprit aperçoit la réalité comme existant en dehors de lui et se manifestant tout entière et tout d'un coup : moyennant une seule condition, l'attention, les phénomènes d'ordre intuitif apparaissent dans leur pleine lucidité en quelque sorte spontanément; c'est qu'ils ne dépendent pas de nous : ils résultent d'un objet réel, distinct de notre esprit, et qui, pour ainsi dire, se montre lui-même à nos regards. Supprimez l'objet, l'intuition cesse. Faites-le reparaître, elle recommence.

La *conception* a bien encore, à un certain degré, la spontanéité et la promptitude, mais elle n'a pas la vérité certaine, la ferme et indubitable solidité de l'intuition. Concevoir, ce n'est plus percevoir un objet ; c'est se le représenter, c'est le placer soi-même, par un effort ou par un jeu de l'esprit, devant les yeux de son imagination. On se figure qu'il existe, on le crée, on peut le façonner à son gré. La conception est, si l'on peut ainsi dire, une intuition artificielle. Elle n'a plus besoin de la présence réelle de son objet ; c'est son triomphe de se déployer en l'absence de toute réalité : où rien n'existe, elle enfante des mondes, si elle le veut ; faculté merveilleuse d'invention et de fécondité, mais faculté trompeuse qui nous verse avec une égale abondance l'erreur et la vérité.

Le *raisonnement* enfin se distingue des deux modes précédents : il n'a pas la prompte et soudaine clarté de l'intuition, mais il en a toute la sûreté ; ses résultats sont autrement, mais aussi certains que ceux de l'intuition. Il ne nous fait apparaître d'un coup rien de réel, ni d'imaginaire ; il nous fait lentement, laborieusement, graduellement découvrir l'une après l'autre les diverses parties de la vérité. Par là. même, il se sépare bien de la conception. S'il n'en a pas la vivacité inépuisable, il n'en a pas non plus la légèreté inconsistante. Prenant son

point de départ dans des vérités certaines, il procède suivant une marche certaine aussi et aboutit à des conséquences non moins certaines ; il a pour résultat une évidence non plus immédiate, comme celle des vérités intuitives, mais médiante et néanmoins de valeur absolument identique.

Ces trois formes principales de la pensée peuvent à leur tour se subdiviser d'après l'objet auquel elles s'appliquent.

L'intuition peut s'appliquer à toutes les réalités ; les unes sont finies, relatives, contingentes; les autres absolues et nécessaires.

1° L'intuition du fini ou *intuition expérimentale* se fait par la perception. Les facultés de perception sont celles qui nous font connaître les êtres et les choses appartenant au monde de l'expérience, pouvant être connus par une expérience directe : il y en a de deux sortes, les unes d'ordre matériel, les autres d'ordre spirituel. L'expérience dans le domaine matériel se produit par la *perception externe*, les cinq sens. L'expérience dans le domaine spirituel ou suprasensible se fait par la *perception interne*, qui révèle l'âme à elle-même dans la conscience.

2° L'intuition de l'absolu ou *intuition rationnelle* porte un nom spécial : on l'appelle *la raison*; elle nous fait apercevoir, en nous repliant en quelque sorte au fond de notre esprit, non pas les phénomènes d'ordre expérimental, mais les lois et les principes régulateurs de notre intelligence elle-même et en particulier de l'expérience. Elle nous fait apparaître avec la souveraine clarté de l'évidence immédiate les idées éternelles, immuables, nécessaires, absolues, qui sont, peut-on dire, le point de départ et le terme de toutes nos pensées, sans lesquelles il n'y a pas d'intelligence humaine, qui dans leur expression populaire constituent le *bon sens*, le *sens commun*, et dans leurs formes plus savantes les *axiomes*, et les *vérités premières*.

La conception peut s'appliquer : ou à des objets qui ont été réels et ont cessé de l'être actuellement : elle s'appelle alors la mémoire ; ou à des objets qui n'ont jamais existé, mais qui auraient pu exister: c'est l'*imagination*; ou à des objets qui ne peuvent exister que dans l'esprit humain qui les isole artificiellement : c'est l'*abstraction* et la *généralisation*, qui s'attachent aux idées abstraites et générales, à ces produits factices de la pensée humaine que la scolastique appelait des « êtres de raison », des « universaux », des « concepts » ; ou enfin, à des rapports d'idées ou d'images : c'est l'*association des idées*.

Le raisonnement, enfin, s'exerce en deux sens différents : tantôt, il part de principes généraux et en tire des applications ou vérités particulières : c'est alors le *raisonnement déductif*; tantôt, au contraire, il part de faits particuliers et, s'élevant de plus en plus, en conclut des lois générales : on le nomme alors *raisonnement inductif*. La premier fonde les sciences exactes dont les mathématiques sont le type ; le second les sciences expérimentales, physiques, naturelles, historiques et morales.

On a proposé de désigner ces trois groupes de facultés sous les noms de facultés d'ordre *primaire*, d'ordre *secondaire*, et d'ordre *tertiaire*, pour bien marquer qu'elles diffèrent non seulement par leur objet, mais par le degré de travail mental qu'elles supposent : percevoir est l'opération la plus élémentaire, concevoir présuppose des perceptions déjà acquises et soumises par l'esprit à une certaine transformation artificielle, raisonner enfin est impossible sans la pleine possession des deux précédentes facultés et sans un effort méthodique de l'esprit pour en coordonner les produits suivant certaines règles.

TABLEAU DES FACULTES INTELECTUELLES

INTELLIGENCE	(immédiate et certaine) intuition	du fini :	perception	externe : sens.	
				interne : conscience.	
	(immédiate et incertaine) conception	de l'absolu :	raison	idées <i>a priori</i> .	
				jugements <i>a priori</i> .	
	(médiante et certaine) raisonnement		du passé :	mémoire.	idées de Dieu.
			du possible :	imagination.	
			des idées	abstraction.	
			des rapports	généralisation.	
				association des idées.	
				association des images.	
		du général au particulier :	raisonnement déductif.		
		du particulier au général :	raisonnement inductif.		

On demandera peut-être pourquoi nous ne faisons pas entrer dans cette liste trois ou quatre mots qui se trouvent dans beaucoup de traités en tête des facultés intellectuelles et dont nous ne méconnaissons pas l'importance : l'*attention*, la *réflexion*, la *comparaison*, le *jugement*. Voici nos raisons.

Aucun de ces termes, à proprement parler, ne désigne une faculté intellectuelle ; ils indiquent, soit des actes de toutes les facultés ou de certaines facultés, soit des manières d'être ou des caractères de l'intelligence.

L'*attention* n'est pas une faculté spéciale ayant un objet spécial : elle s'applique à tout, elle donne à toutes les facultés leur puissance, à tous les résultats de la pensée leur valeur. L'*attention*, c'est le degré d'intensité avec lequel l'esprit s'applique à un objet, soit par la perception, soit par la conception, soit par le raisonnement. On peut dans chaque ordre de facultés opérer avec ou sans attention, avec plus ou moins de force d'attention.

La *réflexion* est le nom qu'on donne à l'attention quand la pensée se replie sur elle-même; avoir une grande puissance de réflexion, ce n'est pas exercer une faculté distincte des autres, c'est exercer son intelligence d'une certaine façon dont tous les esprits ne sont pas également capables et qui varie suivant les âges, les tempéraments, les circonstances. Tel a l'esprit porté à l'observation externe, à la constatation des phénomènes matériels; tel autre a plus de facilité à se recueillir, à rentrer en lui-même, à observer en quelque sorte sa propre intelligence. Savoir réfléchir, c'est avoir conscience plus fortement et plus nettement que le commun des esprits superficiels.

La *comparaison* est un autre genre d'attention. On l'a assez mal définie une attention double, pour dire tout simplement qu'elle suppose l'attention rapprochant deux faits ou deux idées. Comparer, ce n'est pas être attentif à deux choses à la fois, c'est être attentif au rapport de deux choses, en saisir la ressemblance et la différence. Il ne faut donc pas voir non plus dans la comparaison un ordre spécial de faits intellectuels ; c'est une opération qui peut se produire dans toutes les facultés et qui est particulièrement fréquente dans les facultés secondaires, puisque la mémoire, l'imagination, l'association des idées ne vivent que par d'innombrables comparaisons.

Ainsi ces trois mots désignent non pas des facultés à part, mais des conditions d'exercice des facultés intellectuelles, l'*attention* indispensable en particulier à la perception externe, la *réflexion* à la perception interne, la *comparaison* aux facultés de conception.

Quant au *jugement*, nous n'en pouvons faire une faculté particulière, après ce que nous en avons dit au début de cet article. Juger, c'est penser. Il n'y a pas un seul acte de l'intelligence qui ne se résolve en un jugement. On peut distinguer diverses espèces de jugements; mais le jugement comprend toute l'intelligence. Voir un objet, c'est juger qu'il existe, sur le témoignage de la vue ; avoir conscience de ce qu'on éprouve, c'est juger qu'on est dans tel ou tel état ; se souvenir ou imaginer, c'est juger que telle chose a été, que telle autre pouvait être ; raisonner, c'est juger plusieurs fois de suite et en mettant un certain rapport entre ces jugements.

Ce n'est donc pas méconnaître l'importance du jugement que de l'omettre dans la liste des diverses facultés intellectuelles; c'est au contraire lui restituer son véritable rôle, celui d'opération fondamentale et essentielle de l'intelligence.

Enfin il y aurait peut-être encore à expliquer pourquoi nous ne portons pas dans ce tableau certains faits intellectuels complexes et dérivés dont on a proposé quelquefois de faire des facultés. Par exemple, certains termes empruntés à la vie religieuse, tels que *croire*, *adorer*, *prier*; ou d'autres qui ont trait à des opérations à la fois intellectuelles et physiologiques, *parler*, *compter*, *lire*; ou enfin d'autres qui concernent des opérations de la sensibilité ou de la volonté unies à celles de l'intelligence, *admirer*, *se décider*, *obéir*, etc. Notre réponse est dans le sens même de ces mots : aucun ne désigne ni une opération simple et irréductible, ni une faculté intellectuelle se manifestant isolément. Ce sont des produits mixtes, des résultats multiples, dans lesquels on peut rechercher quelle est la part des diverses facultés. Ce sera même là un excellent exercice psychologique à faire faire dans une 3^e année d'école normale. Mais la classification des facultés intellectuelles doit évidemment se borner aux groupes de faits élémentaires et irréductibles; la liste que nous en avons dressée est ce qu'elle devait être s'il n'y manque aucun fait intellectuel *sui generis*, et s'il n'y figure aucun phénomène complexe pouvant être ramené à des éléments plus simples.